

Les naufragés de l'Histoire

Depuis plusieurs années, la Grèce et l'Italie sont confrontées à un flux de réfugiés et de migrants maritimes sans précédent. L'année dernière, la Grèce a connu un pic terrible, tant dans les îles que dans les différents campements qui se sont établis un peu partout sur le sol national. Si ces naufragés de l'Histoire étaient peu visibles dans le centre d'Athènes, il suffisait de se déplacer dans les quartiers périphériques, du Pirée notamment, pour voir d'immenses étendues de tentes et des groupes entiers d'hommes, de femmes et d'enfants marchant, hagards, sous un soleil écrasant, le long des autoroutes urbaines.

Heureusement, des images de solidarité ont jalonné cette suite ininterrompue de drames. Des avocats de Catane aidant bénévolement les réfugiés à faire leurs démarches administratives, le maire de Pozzalo, en Sicile, auquel un vieil habitant demande d'ajouter des bancs pour que les migrants puissent, eux aussi, s'asseoir face à la mer, les désormais célèbres grands-mères de Lesbos soignant des enfants, des Athéniens apportant tous les jours de la nourriture, quand ils vivent souvent eux-mêmes très chichement. Autant d'exemples de l'hospitalité méditerranéenne archaïque qu'Homère nous racontait déjà à travers tant d'accueils chaleureux faits à Ulysse et le contre-exemple absolu que constituait le Cyclope Polyphème.

Pour ce numéro sur un sujet si délicat, nous avons décidé de consacrer le Dossier à des extraits d'un récit de Giota Théodoropoulou qui nous a paru très intéressant. Après des études de Droit à Athènes, un 3^e cycle en Droit pénal à Bordeaux et un autre sur les Droits de l'homme à Vienne, elle a été émissaire du Haut-Commissariat aux Réfugiés de l'ONU de 2011 à 2014. Dans ce cadre, elle a notamment travaillé sur l'île de Samos, dans le centre de rétention des migrants. Elle a voulu témoigner de cette expérience, avec réalisme et objectivité, dans Les Lumières de la nuit, à paraître en Grèce prochainement. Les extraits présentés ici permet-

tront d'en apprendre un peu plus sur le quotidien dans le centre et la réalité des mécanismes administratifs mis en œuvre.

Dans le Face à Face, deux traductions inédites se font écho. Tout d'abord, celle d'un extrait de Parole commune d'Elli Papadimitriou (1906-1993). La poétesse, qui est née à Smyrne et a vécu, par la suite, à Athènes, a réuni les témoignages de plusieurs victimes des tragédies que la Grèce a connues au XX^e siècle. L'extrait proposé est le récit de la fuite d'une famille en 1922, lors de la Catastrophe d'Asie Mineure.

Le deuxième texte est le premier chapitre du récit À la merci des vagues du grand romancier contemporain Dimitris Nollas, un texte poignant publié en 2009.

Dans La Grèce au présent, le journaliste Philippe Cergel propose une synthèse factuelle et documentée de la situation des migrants et des réfugiés en Grèce durant la période récente.

Dans les Repères, nous publions un texte inédit du grand romancier Yorgos Cheimonas sur la mer dans la littérature grecque.

Enfin, les Nouvelles littéraires font le point sur l'actualité éditoriale relative à la Grèce; vous pourrez également y découvrir nos dernières publications. Un beau roman de Dimitris Nollas sur la Grèce de l'après-guerre et deux recueils de poésie contemporaine.

Clio Mavroeidakos

NOTE SUR L'ICONOGRAPHIE :

Pour ce numéro, nous remercions Eva Mela et Makis Theodoroulis de nous avoir aimablement autorisés à reproduire des œuvres qui font écho au thème des réfugiés et migrants.

Eva Mela est née à Athènes et a étudié la peinture et la gravure aux Beaux-Arts d'Athènes puis de Paris. Une partie des œuvres présentées ici ont fait l'objet d'une exposition intitulée « Déracinés » à la Fondation Melina Mercouri, en 2012. Makis Theodoroulis est né à Athènes et a étudié les Beaux-Arts à l'École Doxiadis. Les œuvres sans titre présentées dans ce numéro sont issues de la série « Émigrants » qu'il a réalisée en 2013.

LES LUMIÈRES DE LA NUIT (EXTRAITS)*

Giota Theodoropoulou

Une fille souriante

C'était une foule agitée. Certains hommes jouaient des coudes pour se faufiler aux premiers rangs afin de mieux entendre ce qu'avait à dire la femme au classeur. D'autres, à bout de patience, voulaient en finir au plus vite avec la procédure. Bashar et Hassan, venus de Syrie, criaient que cette situation était inacceptable, que depuis plus d'une heure on les faisait poireauter en plein soleil à attendre les annonces. « Pendant tout ce temps on aurait pu avoir mangé ou au moins nous être un peu allongés pour nous reposer! » disait l'un. « Et qu'est-ce qu'ils ont donc de si important à nous communiquer? Qu'on va rester ici en détention pendant encore un ou deux mois, qu'on ne veut pas de nous dans les autres pays. Comme si on ne le savait pas déjà » complétait l'autre.

Un peu plus loin, en retrait, près du grillage, trois femmes étaient assises en tailleur, moroses, le regard fixe, comme si, depuis longtemps, elles avaient renoncé à toute vie et à toute beauté. L'une d'elles, enceinte, serre son sac dans les mains et se mordille les lèvres à tout bout de champ. De temps à autre, un nuage passe et son ombre furtive lui rafraîchit le visage. De temps à autre, un policier passe jetant des regards féroces sur la foule pour ramener le calme. La fille au classeur tente désespérément de trouver sa voix. D'une main elle compte les personnes qui lui font face. Son doigt forme des arabesques dans l'air. « Vingt hommes, treize femmes et... probablement cinq mineurs » dit-elle au monsieur dodu qui se tient à ses côtés. Celui-ci acquiesce de la tête. « Bon alors on y va? Vous traduisez » demande-t-elle. Le monsieur opine de nouveau. « Dès que vous êtes prête », lui dit-il. La fille au classeur regarde la foule qui attend son discours avec une lassitude non dissimulée. Des gens aux vêtements crasseux et aux chaussures pour la

* Traduit par Dimitris SIDIROPOULOS.

plupart béantes faute de lacets. Confisqués par mesure de sécurité, lui ont dit les policiers. À leurs pieds gisent des sacs plastiques aux contenus hétéroclites : du lait pour bébés, des médicaments, des téléphones portables. Ce que chacun a pu sauvegarder de ce qu'il appelle sa fortune et ce qui en reste. Des rides sauvages, des corps prématurément vieillies, des lèvres entrouvertes, gercées.

« Bonjour. Je m'appelle Anna et j'appartiens à une organisation qui aide les réfugiés. Je voudrais vous donner quelques premières informations pour que vous puissiez comprendre les raisons pour lesquelles vous êtes retenus ici, quels sont vos droits et vos devoirs. Je vous expliquerai aussi comment vous pouvez rester légalement en Grèce. » « Qu'est que ça peut nous faire, nous, ce qu'on veut c'est partir pour l'Europe au plus vite ! » crie en anglais un homme aux cheveux gris. « Chhhhh... » lui font ses voisins. « C'est pas le moment de mettre ça sur le tapis ; on n'en finira jamais. » Anna a compris que tout ce qu'elle dirait dorénavant serait comme des galets sombrant au fond de la mer. « Vous ne pouvez pas vous rendre légalement dans d'autres pays d'Europe, sauf sous certaines conditions » leur dit-elle. L'interprète, à son côté, répète la phrase en arabe. « Je vais vous préciser comment » poursuit-elle.

Pendant un long moment, Anna continue de parler devant une foule qui n'a aucune envie de l'écouter. Elle recherche un contact avec des yeux qui ne soient pas tournés vers le sol ou qui ne regardent pas derrière elle. Elle recherche un signe d'approbation. Elle comprend que les gens ne font pas attention à ce qu'elle dit, qu'ils pensent à autre chose. « Avez-vous des questions à me poser ? » leur demande-t-elle en terminant son discours. Silence... Un homme, assis, interroge à voix basse : « Quand allons-nous partir d'ici ? » « Ça, je l'ignore » lui répond-elle. « Quelqu'un d'autre ? » demande-t-elle à nouveau. Pause. Anna ne se fait pas d'illusions. Elle sait très bien que ce qu'elle dit n'a aucun sens, car ces gens ont tout perdu de leur vie, à l'exception de cette seule existence ici et maintenant, et qu'elle-même avec ses paroles et sa présence ne peut rien faire pour cela.

« Merci de m'avoir écoutée. Si vous voulez me poser des questions, je serai ici tous les matins et vous pouvez venir me trouver » insiste-t-elle en leur montrant le dernier conteneur de la rangée qui abrite son bureau. Et soudain, une fille à la peau foncée, les cheveux couverts d'un voile multicolore, se dresse, lui jette un regard éclatant et avec un immense sourire lui dit « Merci beaucoup, madame ! J'ai beaucoup aimé ce que vous nous avez dit. Je suis très heureuse d'être ici et de vous avoir connue ! » Anna pense que la jeune fille se moque d'elle. « Comment dites-vous ? » l'interroge-t-elle. « Chaque matin que je vous verrai, je vous dirai bonjour avec un grand sourire ! » répond-elle.

Anna ne sait pas comment réagir. Elle avait parfois rencontré des êtres que la prison avait rendus fous, qui perdaient la raison. Des gens qui se réjouissaient dans le malheur et qui souffraient lorsqu'ils retrouvaient la liberté. Des sentiments suspendus, en inadéquation avec les circonstances. Sans doute, cette fille ne va pas bien. Qui sait ce qu'elle a vécu avant d'arriver ici. Anna commence à penser aux viols, à l'exploitation, à toutes sortes d'injustices qui peuvent amener une jeune Africaine à perdre toute notion de son état réel et se mettre à rire par réaction d'auto-défense. Je la ferai venir demain à mon bureau où il lui sera peut-être plus facile de se confier, pense-t-elle. Pauvre enfant.

Anna et l'interprète saluent de la main la foule fatiguée et se dirigent vers leur bureau pour prendre leurs affaires et partir. Il est encore tôt en cet après-midi d'été. Une baignade rafraîchissante pourrait purifier toutes ces sombres images. Le policier leur ouvre le portail et referme le cadenas après leur sortie. La chaîne se remet en place avec le bruit rampant d'un serpent métallique, gardien des lieux. Anna jete un regard furtif en arrière, pour voir une dernière fois la jeune fille derrière les barreaux. Elle ne se trouve plus dans la cour. Il n'y a plus qu'un chat blanc avec des taches grises qui cherche de la nourriture dans les poubelles.

Anna travaille dans cette prison depuis plusieurs mois maintenant. Construite au sommet d'une colline, surplombant des coteaux verdoyants, la mer et la petite ville, on pourrait facilement imaginer à sa place un hôtel de luxe ou une boîte de nuit. La généreuse lumière du soleil avait de quoi mettre du baume au cœur et nettoyer n'importe quelle plaie. Pourtant, ce centre n'était qu'une bête blessée à l'agonie. Il aspirait en son sein des êtres pourchassés, les serrait jusqu'à l'asphyxie et les broyait dans ses côtes, avant d'expirer des migrants indésirables qui s'engouffreraient rapidement dans un navire sans savoir quel souvenir cauchemardesque oublier en premier. Pendant tout le temps où elle y avait travaillé, Anna avait vu des gens perdre leur identité, ne plus pouvoir supporter leur sort. En s'allongeant sur le canapé, elle se remit en mémoire ce réfugié palestinien, aux yeux noirs si beaux et cette fille qu'il présentait comme sa femme, mais que personne ne croyait. Combien de fois ne l'avait-il suppliée en pleurant : « Moi aussi je suis sans patrie, pourquoi seuls les Syriens sont laissés libres alors que nous, les Palestiniens nous restons en détention ? » Anna avait posé la question au siège et on lui avait répondu que seuls les Syriens seraient libérés immédiatement. Les autres réfugiés devraient rester en prison jusqu'à nouvel ordre. Aucune décision les concernant n'avait encore été prise. « Mais, les Palestiniens non plus ne peuvent pas retourner, ils n'ont même pas de passeport » leur avait-elle dit. Aucune réponse. Lorsqu'Anna avait transmis la mauvaise nouvelle au Palestinien, le couple s'était effondré. Par deux fois la femme avait été

victime de crises de nerfs et avait dû être hospitalisée à l'infirmierie de la prison. « Je ne suis pas sûr qu'elle soit vraiment malade. Peut-être elle simule pour faire pression et sortir d'ici plus vite » disait le médecin de la prison. L'homme est resté silencieux mais avant sa libération tous ses cheveux avaient blanchi. Il n'avait que trente ans.

Anna se souvient aussi de la grande mutinerie au centre de détention. Quand les Afghans avaient commencé à jeter des chaises dans la cour centrale contre les arabophones qu'ils accusaient de leur avoir volé l'ombre. C'était un tout petit bout d'ombre formé par un minuscule préau et la maudite canicule qui rendait tout le monde enragé. Avant qu'elle ne s'en rende compte, tous les hommes qui se trouvaient dans la cour avaient commencé à se battre sauvagement. Certains avaient descélé les robinets et les bancs et se les jetaient à la figure, jusqu'à ce que la police intervienne avec des matraques pour rétablir « l'ordre ». Certains avaient été envoyés au mitard et d'autres à l'infirmierie pour des points de suture. L'organisation d'Anna avait décrété une journée d'état d'urgence et par mesure de sécurité leur avait conseillé de ne pas aller travailler. La prison, l'enferment sont des conditions non-naturelles pour l'homme, a-t-elle pensé. Et encore, ici, être riche ou pauvre n'a pas grande importance. Tu recevras la même tambouille et si tu n'aimes pas tu recevras la même raclée. Bien sûr, si tu as un pécule, tu peux toujours essayer de graisser la patte de quelqu'un pour bénéficier d'un traitement relativement plus favorable, comme d'être libéré deux jours plus tôt ou de pouvoir téléphoner à un proche. Mais le matin tu marcheras dans les mêmes rangs que les autres, tu auras la même savonnette et le soir dans les couchettes tu seras tarauté par les mêmes pensées. Ce que tu as laissé derrière et ce qui t'attend après. Tu voudras dormir et tu ne pourras pas.

Anna avait souvent le sentiment qu'elle était aussi prisonnière qu'eux. Qu'elle voulait s'envoler et ne le pouvait pas. Qu'elle voulait changer le monde mais qu'il restait inexorablement le même. Certains portent les barreaux à l'extérieur. Anna les portait comme une coque, soudée à son corps. À tel point qu'elle en venait à se demander s'il y avait un sens à quitter les lieux après sa vacation. C'est qu'elle aussi, est enfermée sur une île, dans un pays sans avenir. Un jour, un Syrien lui avait dit qu'il voulait aller vivre en Europe du Nord mais qu'il ne savait pas s'il y arriverait. « Moi aussi » lui avait-elle répondu. « Peut-être vous trouverais-je là-bas. »

Chaque fois qu'Anna venait au travail, elle voyait des visages collés aux barreaux, la regardant avec espérance, comme si elle tenait leur sort entre les mains. Ils voulaient entendre de sa bouche une bonne nouvelle, qu'on les laisserait partir demain, dans une semaine, un mois, un jour, quelque chose de concret. Les mineurs attendaient qu'elle leur annonce l'arrivée de leur

tuteur qui les conduirait au foyer. Dès qu'ils y seraient transférés ils s'enfuiraient le lendemain, vers l'inconnu. Bien qu'elle leur ait dit qu'il vaudrait mieux pour eux d'y rester. Pour tous ces gens, la prison était un supplice, un mal nécessaire sur la voie dans laquelle la vie les avait jetés. Certains s'en insurgaient, d'autres le vivaient comme un deuil, d'autres encore ne ressentaient rien. Pourtant, jamais jusqu'à présent quelqu'un ne lui avait exprimé un bonheur d'être ici. Jamais. Sauf ce matin-là.

Le jour suivant, Anna se rendit au travail pleine de curiosité. Lorsqu'elle pénétra dans l'établissement, les détenus avaient déjà pris leur petit-déjeuner et discutaient en groupes, enfermés dans le terrain de basket qui représentait, en lui-même, une prison dans la prison. Les femmes étaient isolées un peu plus loin dans le petit jardin d'enfants avec ses deux balançoires. Certaines surveillaient leurs gamins qui jouaient sans peur du lendemain alors que les autres attendaient stoïquement.

Dès qu'Anna franchit les barreaux la fille l'aperçut de loin et la salua en souriant. Anna demanda aux gardiens d'amener la fille au sourire dans son bureau. La table était jonchée de papperasse. Photocopies de cartes d'identité, tableaux de statistiques à moitié remplis, tampons oubliés et encreurs pour les empreintes digitales. Sous la table, des cartons avec des serviettes et des sacs de couchage à distribuer. Dans ce fatras, Anna réussit à installer deux chaises en plastique et se mit à les désinfecter avec de l'alcool. Comme ce serait bien si la clim n'avait pas rendu l'âme, songea-t-elle. Je dois refaire une note de service pour qu'ils envoient quelqu'un la réparer, sinon je ne passerai pas l'été.

Au bout d'un moment, on frappa à la porte et un garde montra à la fille souriante où aller. Elle entra, s'assit et regarda Anna avec grand plaisir. « Tu sais pourquoi je t'ai fait venir » lui demanda-t-elle, et la phrase sonna davantage comme une déclaration que comme une question. Sans qu'elle-même ne sache trop pourquoi. Que lui dire, maintenant, pensa-t-elle. Que je t'ai appelée pour voir pourquoi tu souris alors que tu es prisonnière? Pour voir quelle est la source de ta joie? Comment se fait-il que cette société se soit acharnée à te punir pour la seule raison d'être venue, d'être en vie et d'exister, mais toi tu ris? Mais que se passe-t-il avec toi? Braves-tu les dangers? Es-tu si arrogante au point de refuser de reconnaître que tu souffres? N'as-tu pas compris ce qui t'arrive et tous les malheurs qui t'attendent? Pauvreté, prostitution, solitude, persécution policière. Qu'est-ce qui ne va pas? Ou plutôt qu'est-ce qui va si bien? Anna enterra toutes ces pensées et se contenta de dire: « Je voulais vous connaître, parler un peu de manière plus détendue. » Ne se trouvant pas trop convaincante, elle ajouta « Pourquoi avez-vous dit hier que vous étiez contente d'être ici? »

La fille ne s'en étonna pas. Avec un grand naturel et un visage lumineux elle répondit : « J'ai beaucoup de chance d'être ici, et plus généralement dans toute ma vie. Moi, une pauvre fille de Somalie, bien que j'aie perdu mes parents quand j'étais petite, j'ai eu la chance d'être élevée par une tante. Lorsque j'ai grandi et que ma tante n'avait plus les moyens de me nourrir, je suis partie au Kenya où j'ai été embauchée par une gentille femme pour garder ses enfants en échange du gîte et du couvert. Et j'ai eu tellement de chance que, sans y être obligée, elle m'a payé des cours d'anglais et comme ça je peux maintenant parler avec vous. »

Pendant que la fille parlait, Anna remarqua que la distance entre elles s'était réduite, comme deux points qui se rencontrent sur la carte. Elles discutaient comme de vieilles amies, se racontant les épisodes manqués de leur vie. La fille parlait sur le ton du vainqueur, de celui qui avait réussi. Si un tiers observait brusquement la scène, il ne verrait pas une détenue mais une impératrice exotique.

« Ensuite je suis allée en Syrie où je vendais des fruits dans la rue pour survivre et je dormais où je pouvais. Et toujours je rencontrais des gens bons qui m'aidaient. Et maintenant je suis ici avec vous. Je suis arrivée en Europe et je me sens tellement en sécurité. On nous donne à manger. J'ai un endroit propre pour dormir. Je vous ai rencontrée, vous, qui êtes si gentille et prenez soin de moi. C'est une chance inespérée pour une pauvre fille de Somalie comme moi » ajoute-t-elle avec allégresse.

Anna retourna le sourire. « Moi aussi, je suis heureuse de vous avoir rencontrée » lui dit-elle. « Je souhaite que tout aille bien pour vous. » « Oui, tout est très beau ! » lui dit la fille. « Comme c'est bien d'être ici ! » Ses yeux brillaient et elle débordait d'énergie et de volonté. Elle sortit, irradiant une humeur joyeuse et laissant derrière elle des pastels lumineux. De la fenêtre, on apercevait les petits moutons des vagues dansant sur le dos de la mer.

Dans le couloir, le haut-parleur de la police s'égosille « *everybody come down for food!* » Deux enfants aux yeux bridés se chamaillent pour une peluche. L'infirmière distribue des cachets dans des gobelets en plastique. Une grand-mère sort de l'infirmerie en arrangeant son voile. Anna, pour la première fois depuis bien longtemps, perçoit de nouveau le vent qui traverse les aiguilles des pins. Un sifflement imperceptible. De ceux que seuls les oiseaux peuvent entendre.